



# blaise cendrars

la prose du Transsibérien  
et de la petite Jehanne de  
France

*texte sous droits \_ usage personnel uniquement*

En ce temps-là j'étais en mon adolescence  
J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà  
plus de mon enfance  
J'étais à 16 000 lieues du lieu de ma naissance  
J'étais à Moscou, dans la ville des mille et trois clo-  
chers et des sept gares  
Et je n'avais pas assez des sept gares et des mille et  
trois tours  
Car mon adolescence était si ardente et si folle  
Que mon coeur tour à tour brûlait comme le tem-  
ple d'Éphèse ou comme la Place Rouge de Moscou  
quand le soleil se couche.  
Et mes yeux éclairaient des voies anciennes.  
Et j'étais déjà si mauvais poète  
Que je ne savais pas aller jusqu'au bout.  
Le Kremlin était comme un immense gâteau tartare  
croustillé d'or,

Avec les grandes amandes des cathédrales, toutes  
blanches

Et l'or mielleux des cloches...

Un vieux moine me lisait la légende de Novgorode

J'avais soif

Et je déchiffrais des caractères cunéiformes

Puis, tout à coup, les pigeons du Saint-Esprit s'envo-  
laient sur la place

Et mes mains s'envolaient aussi avec des bruisse-  
ments d'albatros

Et ceci, c'était les dernières réminiscences

Du dernier jour

Du tout dernier voyage

Et de la mer.

Pourtant, j'étais fort mauvais poète.

Je ne savais pas aller jusqu'au bout.

J'avais faim

Et tous les jours et toutes les femmes dans les cafés  
et tous les verres

J'aurais voulu les boire et les casser

Et toutes les vitrines et toutes les rues  
Et toutes les maisons et toutes les vies  
Et toutes les roues des fiacres qui tournaient en  
tourbillon sur les mauvais pavés  
J'aurais voulu les plonger dans une fournaise de  
glaive  
Et j'aurais voulu broyer tous les os  
Et arracher toutes les langues  
Et liquéfier tous ces grands corps étranges et nus  
sous les vêtements qui m'affolent...  
Je pressentais la venue du grand Christ rouge de la  
révolution russe...  
Et le soleil était une mauvaise plaie  
Qui s'ouvrait comme un brasier.  
En ce temps-là j'étais en mon adolescence  
J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà  
plus de ma naissance  
J'étais à Moscou où je voulais me nourrir de flam-  
mes  
Et je n'avais pas assez des tours et des gares que  
constellaient mes yeux

En Sibérie tonnait le canon, c'était la guerre  
La faim le froid la peste et le choléra  
Et les eaux limoneuses de l'Amour charriaient des  
millions de charognes  
Dans toutes les gares je voyais partir tous les der-  
niers trains  
Personne ne pouvait plus partir car on ne délivrait  
plus de billets  
Et les soldats qui s'en allaient auraient bien voulu  
rester...  
Un vieux moine me chantait la légende de Novgo-  
rode  
Moi, le mauvais poète, qui ne voulais aller nulle  
part, je pouvais aller partout  
Et aussi les marchands avaient encore assez d'argent  
pour aller tenter faire fortune.  
Leur train partait tous les vendredis matins.  
On disait qu'il y avait beaucoup de morts.  
L'un emportait cent caisses de réveils et de coucous  
de la forêt noire

Un autre, des boîtes à chapeaux, des cylindres et un assortiment de tire-bouchons de Sheffield

Un des autres, des cercueils de Malmoë remplis de boîtes de conserve et de sardines à l'huile

Puis il y avait beaucoup de femmes

Des femmes, des entrejambes à louer qui pouvaient aussi servir

Des cercueils

Elles étaient toutes patentées

On disait qu'il y avait beaucoup de morts là-bas

Elles voyageaient à prix réduit

Et avaient toutes un compte courant à la banque.

Or, un vendredi matin, ce fut enfin mon tour

On était en décembre

Et je partis moi aussi pour accompagner le voyageur en bijouterie qui se rendait à Kharbine

Nous avions deux coupés dans l'express et 34 coffres de joailleries de Pforzheim

De la camelote allemande « Made in Germany »

Il m'avait habillé de neuf et en montant dans le train  
j'avais perdu un bouton

— Je m'en souviens, je m'en souviens, j'y ai souvent  
pensé depuis —

Je couchais sur les coffres et j'étais tout heureux de  
pouvoir jouer avec le browning nickelé qu'il m'avait  
aussi donné

J'étais très heureux, insouciant

Je croyais jouer au brigand

Nous avons volé le trésor de Golconde

Et nous allions, grâce au Transsibérien, le cacher de  
l'autre côté du monde

Je devais le défendre contre les voleurs de l'Oural  
qui avaient attaqué les saltimbanques de Jules Verne

Contre les khoungouzes, les boxers de la Chine

Et les enragés petits mongols du Grand-Lama

Alibaba et les quarante voleurs

Et les fidèles du terrible Vieux de la montagne

Et surtout contre les plus modernes



Les rats d'hôtels  
Et les spécialistes des express internationaux.

Et pourtant, et pourtant  
J'étais triste comme un enfant  
Les rythmes du train  
La « moëlle chemin-de-fer » des psychiatres américains  
Le bruit des portes des voix des essieux grinçant sur  
les rails congelés  
Le ferlin d'or de mon avenir  
Mon browning le piano et les jurons des joueurs de  
cartes dans le compartiment d'à côté  
L'épatante présence de Jeanne  
L'homme aux lunettes bleues qui se promenait nerveusement  
dans le couloir et me regardait en passant  
Froissis de femmes  
Et le sifflement de la vapeur

Et le bruit éternel des roues en folie dans les ornières du ciel

Les vitres sont givrées

Pas de nature !

Et derrière, les plaines sibériennes le ciel bas et les grands ombres des taciturnes qui montent et qui descendent

Je suis couché dans un plaid

Bariolé

Comme ma vie

Et ma vie ne me tient pas plus chaud que ce châle écossais

Et l'Europe toute entière aperçue au coupe-vent d'un express à toute vapeur

N'est pas plus riche que ma vie

Ma pauvre vie

Ce châle

Effiloché sur des coffres remplis d'or

Avec lesquels je roule

Que je rêve

Que je fume

Et la seule flamme de l'univers  
Est une pauvre pensée...  
Du fond de mon coeur des larmes me viennent  
Du fond de mon coeur des larmes me viennent  
Si je pense, Amour, à ma maîtresse ;  
Elle n'est qu'une enfant que je trouvai ainsi  
Pâle, immaculée au fond d'un bordel.

Ce n'est qu'une enfant, blonde rieuse et triste.  
Elle ne sourit pas et ne pleure jamais ;  
Mais au fond de ses yeux, quand elle vous y laisse  
boire  
Tremble un doux Lys d'argent, la fleur du poète.

Elle est douce et muette, sans aucun reproche,  
avec un long tressaillement à votre approche ;  
Mais quand moi je lui viens, de ci, de là, de fête,  
Elle fait un pas, puis ferme les yeux – et fait un pas.  
Car elle est mon amour et les autres femmes

N'ont que des robes d'or sur de grands corps de  
flammes,  
Ma pauvre amie est si esseulée,  
Elle est toute nue, n'a pas de corps – elle est trop  
pauvre.

Elle n'est qu'une fleur candide, fluette,  
La fleur du poète, un pauvre lys d'argent,  
Tout froid, tout seul, et déjà si fané,  
Que les larmes me viennent si je pense à son cœur.  
Et cette nuit est pareille à cent mille autres quand  
un train file dans la nuit  
– Les comètes tombent –  
Et que l'homme et la femme, même jeunes, s'amuse-  
sent à faire l'amour.

Le ciel est comme la tente déchirée d'un cirque  
pauvre dans un petit village de pêcheurs  
En Flandres  
Le soleil est un fumeux quinquet

Et tout au haut d'un trapèze une femme fait la lune.  
La clarinette le piston une flûte aigre et un mauvais  
tambour

Et voici mon berceau

Mon berceau

Il était toujours près du piano quand ma mère  
comme madame Bovary jouait les sonates de  
Beethoven

J'ai passé mon enfance dans les jardins suspendus de  
Babylone

Et l'école buissonnière dans les gares, devant les  
trains en partance

Maintenant, j'ai fait courir tous les trains derrière  
moi

Bâle-Tombouctou

J'ai aussi joué aux courses à Auteuil et à Longchamp  
Paris New-York

Maintenant j'ai fait courir tous les trains tout le long  
de ma vie

Madrid-Stokholm

Et j'ai perdu tous mes paris

Il n'y a plus que la Patagonie, la Patagonie qui con-  
vienne à mon immense tristesse, la Patagonie, et un  
voyage dans les mers du Sud

Je suis en route

J'ai toujours été en route

Le train fait un saut périlleux et retombe sur toutes  
ses roues

Le train retombe sur ses roues

Le train retombe toujours sur toutes ses roues

« Blaise, dis, sommes-nous bien loin de Montmar-  
tre ? »

Nous sommes loin, Jeanne, tu roules depuis sept  
jours

Tu es loin de Montmartre, de la Butte qui t'a nour-  
rie, du Sacré Coeur contre lequel tu t'es blottie

Paris a disparu et son énorme flambée

Il n'y a plus que les cendres continues

La pluie qui tombe  
La tourbe qui se gonfle  
La Sibérie qui tourne  
Les lourdes nappes de neige qui remontent  
Et le grelot de la folie qui grelotte comme un der-  
nier désir dans l'air bleui  
Le train palpite au coeur des horizons plombés  
Et ton chagrin ricane...

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmar-  
tre ? »

Les inquiétudes  
Oublie les inquiétudes  
Toutes les gares lézardés obliques sur la route  
Les files télégraphiques auxquelles elles pendent  
Les poteaux grimaçant qui gesticulent et les étran-  
glent

Le monde s'étire s'allonge et se retire comme un accordéon qu'une main sadique tourmente  
Dans les déchirures du ciel les locomotives en folie s'enfuient  
et dans les trous  
les roues vertigineuses les bouches les voies  
Et les chiens du malheur qui aboient à nos trousses  
Les démons sont déchaînés  
Ferrailles  
Tout est un faux accord  
Le broun-roun-roun des roues  
Chocs  
Rebondissements  
Nous sommes un orage sous le crâne d'un sourd

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »



Mais oui, tu m'énerves, tu le sais bien, nous sommes bien loin

La folie surchauffée beugle dans la locomotive

Le peste le choléra se lèvent comme des braises ardentes sur notre route

Nous disparaissions dans la guerre en plein dans un tunnel

La faim, la putain, se cramponnent aux nuages en débandade et fiente des batailles en tas puants de morts

Fais comme elle, fais ton métier...

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Oui, nous le sommes, nous le sommes

Tous les boucs émissaires ont crevé dans ce désert

Entends les sonnailles de ce troupeau galeux Tomsk  
Tcheliabinsk Kainsk Obi Taïchet Verkné Oudinsk  
Kourgane Samara Pensa-Touloune

La mort en Mandchourie

Est notre débarcadère est notre dernier repaire

Ce voyage est terrible

Hier matin

Ivan Oullitch avait les cheveux blancs

Et Kolia Nicolai Ivanovovich se ronge les doigts de-  
puis quinze jours...

Fais comme elles la Mort la Famine fais ton métier

Ça coûte cent sous, en transsibérien ça coûte cent  
roubles

Enfièvre les banquettes et rougeoie sous la table

Le diable est au piano

Ses doigts noueux excitent toutes les femmes

La Nature

Les Gouges

Fais ton métier

Jusqu'à Kharbine...

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmar-  
tre ? »

Non mais... fiche-moi la paix... laisse-moi tranquille  
Tu as les hanches angulaires  
Ton ventre est aigre et tu as la chaude-pisse  
C'est tout ce que Paris a mis dans ton giron  
C'est aussi un peu d'âme... car tu es malheureuse  
J'ai pitié j'ai pitié viens vers moi sur mon coeur  
Les roues sont les moulins à vent d'un pays de Coca-  
gne  
Et les moulins à vent sont les béquilles qu'un men-  
diant fait tournoyer  
Nous sommes les culs-de-jatte de l'espace  
Nous roulons sur nos quatre plaies  
On nous a rogné les ailes  
Les ailes de nos sept péchés  
Et tous les trains sont les bilboquets du diable  
Basse-cour  
Le monde moderne

La vitesse n'y peut mais  
Le monde moderne  
Les lointains sont par trop loin  
Et au bout du voyage c'est terrible d'être un homme  
avec une femme...

« Blaise, dis, sommes nous bien loin de Montmar-  
tre ? »

J'ai pitié, j'ai pitié, viens vers moi je vais te conter  
une histoire  
Viens dans mon lit  
Viens sur mon coeur  
Je vais te conter une histoire...

Oh viens ! viens !

Au Fidji règne l'éternel printemps

La paresse

L'amour pâme les couples dans l'herbe haute et la  
chaude syphilis rôde sous les bananiers

Viens dans les îles perdues du Pacifique !

Elles ont nom du Phénix, des Marquises

Bornéo et Java

Et Célèbes a la forme d'un chat.

Nous ne pouvons pas aller au Japon

Viens au Mexique

Sur les hauts plateaux les tulipiers fleurissent

Les lianes tentaculaires sont la chevelure du soleil

On dirait la palette et le pinceau d'un peintre

Des couleurs étourdissantes comme des gongs,

Rousseau y a été

Il y a ébloui sa vie

C'est la pays des oiseaux

L'oiseau du paradis, l'oiseau-lyre

Le toucan, l'oiseau moqueur

Et le colibri niche au coeur des lys noirs  
Viens !

Nous nous aimerons dans les ruines majestueuses  
d'un temple aztèque  
Tu seras mon idole  
Une idole bariolée enfantine un peu laide et bizar-  
rement étrange  
Oh viens !

Si tu veux, nous irons en aéroplane et nous survole-  
rons le pays des mille lacs,  
Les nuits y sont démesurément longues  
L'ancêtre préhistorique aura peur de mon moteur  
J'atterrirai  
Et je construirai un hangar pour mon avion avec les  
os fossiles de mammoth  
Le feu primitif réchauffera notre pauvre amour  
Samowar  
Et nous nous aimerons bien bourgeoisement près du  
pôle

Oh viens !

Jeanne Jeannette Ninette Nini ninon nichon

Mimi mamour ma poupoule mon Pérou

Dado dondon

Carotte ma crotte

Chouchou p'tit coeur

Cocotte

Chérie p'tite chèvre

Mon p'tit péché mignon

Concon Coucou

Elle dort.

Elle dort

Et de toutes les heures du monde elle n'en pas gobé  
une seule

Tous les visages entrevus dans les gares

Toutes les horloges

L'heure de Paris l'heure de Berlin l'heure de Saint-  
Pétersbourg et l'heure de toutes les gares  
Et à Oufa le visage ensanglanté du canonnier  
Et le cadrant bêtement lumineux de Grodno  
Et l'avance perpétuelle du train  
Tous les matins on met les montres à l'heure  
Le train avance et le soleil retarde  
Rien n'y fait, j'entends les cloches sonores  
Le gros bourdon de Notre-Dame  
La cloche aigrette du Louvre qui sonna la Saint-  
Barthélémy  
Les carillons rouillés de Bruges-La-Morte  
Les sonneries électriques de la bibliothèque de  
New-York  
Les *campagnes* de Venise  
Et les cloches de Moscou, l'horloge de la Porte-  
Rouge qui me comptait les heures quand j'étais dans  
un bureau  
Et mes souvenirs  
Le train tonne sur les plaques tournantes  
Le train roule



Un gramophone grasseye une marche tzigane  
Et le monde comme l'horloge du quartier juif de  
Prague  
tourne éperdument à rebours.

Effeuille la rose des vents  
Voici que bruissent les orages déchaînés  
Les trains roulent en tourbillon sur les réseaux en-  
chevêtrés  
Bilboquets diaboliques  
Il y a des trains qui ne se rencontrent jamais  
D'autres se perdent en route  
Les chefs de gare jouent aux échecs  
Tric-Trac Billard Caramboles Paraboles  
La voie ferrée est une nouvelle géométrie  
Syracuse Archimède  
Et les soldats qui l'égorgèrent  
Et les galères Et les vaisseaux  
Et les engins prodigieux qu'il inventa  
Et toutes les tueries

L'histoire antique L'histoire moderne  
Les tourbillons Les naufrages  
Même celui du Titanic que j'ai lu dans un journal  
Autant d'images-associations que je ne peux pas dé-  
velopper dans mes vers  
Car je suis encore fort mauvais poète  
Car l'univers me déborde  
Car j'ai négligé de m'assurer contre les accidents de  
chemins de fer  
Car je ne sais pas aller jusqu'au bout  
Et j'ai peur.

J'ai peur  
Je ne sais pas aller jusqu'au bout  
Comme mon ami Chagall je pourrais faire une série  
de tableaux déments  
Mais je n'ai pas pris de notes en voyage  
Pardonnez-moi mon ignorance  
Pardonnez-moi de ne plus connaître l'ancien jeu des  
vers comme dit Guillaume Apollinaire

Tout ce qui concerne la guerre on peut le lire dans  
les mémoires de Kouropatkine  
Ou dans les journaux japonais qui sont aussi cruel-  
lement illustrés  
À quoi bon me documenter  
Je m'abandonne aux sursauts de ma mémoire...

À partir d'Irkoutsk le voyage devint beaucoup trop  
lent  
beaucoup trop long  
Nous étions dans le premier train qui contournait le  
lac Baïkal  
On avait orné la locomotive de drapeaux et de lam-  
pions  
Et nous avions quitté la gare aux accents tristes de  
l'hymne au Tzar  
Si j'étais peintre, je déverserais beaucoup de rouge,  
beaucoup de jaune sur la fin de ce voyage  
Car je crois bien que nous étions tous un peu fous

Et qu'un délire immense ensanglantait les faces  
énervées de mes compagnons de voyage  
Comme nous approchions de la Mongolie  
Qui ronflait comme un incendie  
Le train avait ralenti son allure  
Et je percevais dans le grincement perpétuel des  
roues  
Les accents fous et les sanglots  
d'une éternelle liturgie

J'ai vu

J'ai vu les train silencieux les trains noirs qui reve-  
naient de l'Extrême-Orient et qui passaient en fan-  
tôme

Et mon oeil, comme le fanal d'arrière, court encore  
derrière ses trains

À Talga 100 000 blessés agonisaient faute de soins

J'ai visité les hôpitaux de Krasnoïarsk

Et à Khilok nous avons croisé un long convoi de sol-  
dats fous

J'ai vu dans les lazarets les plaies béantes les blessures qui saignaient à pleines orgues

Et les membres amputés dansaient autour ou s'envolaient dans l'air rauque

L'incendie était sur toutes les faces dans tous les cœurs

Des doigts idiots tambourinaient sur toutes les vitres

Et sous la pression de la peur les regards crevaient comme des abcès

Dans toutes les gares on brûlait tous les wagons

Et j'ai vu

J'ai vu des trains de soixante locomotives qui s'enfuyaient à toute vapeur pourchassés par les horizons en rut et des bandes de corbeaux qui s'envolaient désespérément après

Disparaître

Dans la direction de Port-Arthur.

À Tchita nous eûmes quelques jours de répit  
Arrêt de cinq jours vu l'encombrement de la voie  
Nous les passâmes chez monsieur Jankelevitch qui  
voulait me donner sa fille unique en mariage  
Puis le train repartit  
Maintenant c'était moi qui avait pris place au piano  
et j'avais mal aux dents  
Je revois quand je veux cet intérieur si calme le ma-  
gasin du père et les yeux de la fille qui venait le soir  
dans mon lit  
Moussorgsky  
Et les lieder de Hugo Wolf  
Et les sables du Gobi  
Et à Khaïlar une caravane de chameaux blancs  
Je crois bien que j'étais ivre durant plus de cinq  
cents kilomètres  
Mais j'étais au piano et c'est tout ce que je vis  
Quand on voyage on devrait fermer les yeux  
Dormir j'aurais tant voulu dormir  
Je reconnais tous les pays les yeux fermés à leur  
odeur

Et je reconnais tous les trains au bruit qu'ils font  
Les trains d'Europe sont à quatre temps tandis que  
ceux d'Asie sont à cinq ou sept temps  
D'autres vont en sourdine sont des berceuses  
Et il y en a qui dans le bruit monotone des roues me  
rappellent la prose lourde de Maeterlink  
J'ai déchiffré tous les textes confus des roues et j'ai  
rassemblé les éléments épars d'une violente beauté  
Que je possède  
Et qui me force.

Tsitsika et Kharbine

Je ne vais pas plus loin

C'est la dernière station

Je débarquai à Kharbine comme on venait de mettre  
le feu aux bureaux de la Croix-Rouge

Ô Paris

Grand foyer chaleureux avec les tisons entrecroisés  
de tes rues et les vieilles maisons qui se penchent  
au-dessus et se réchauffent comme des aïeules  
Et voici, des affiches, du rouge du vert multicolores  
comme mon passé bref du jaune  
Jaune la fière couleur des romans de France à  
l'étranger.  
J'aime me frotter dans les grandes villes aux autobus  
en marche  
Ceux de la ligne Saint-Germain-Montmartre m'em-  
portent à l'assaut de la Butte.  
Les moteurs beuglent comme les taureaux d'or  
Les vaches du crépuscules broutent le Sacré-Coeur  
Ô Paris  
Gare centrale débarcadère des volontés, carrefour  
des inquiétudes  
Seuls les marchands de journaux ont encore un peu  
de lumière sur leur porte  
La Compagnie Internationale des Wagons-Lits et des  
Grands Express Européens m'a envoyé son prospec-  
tus



C'est la plus belle église du monde

J'ai des amis qui m'entourent comme des garde-fous  
Ils ont peur quand je m'en vais que je ne revienne  
plus

Toutes les femmes que j'ai rencontrées se dressent  
aux horizons

Avec les gestes piteux et les regards tristes des sé-  
maphores sous la pluie

Bella, Agnès, Catherine et la mère de mon fils en  
Italie

Et celle, la mère de mon amour en Amérique

Il y a des cris de Sirène qui me déchirent l'âme

Là-bas en Mandchourie un ventre tressaille encore  
comme dans un accouchement

Je voudrais

Je voudrais n'avoir jamais fait mes voyages

Ce soir un grand amour me tourmente

Et malgré moi je pense à la petite Jehanne de  
France.

C'est par un soir de tristesse que j'ai écrit ce poème  
en son honneur

Jeanne

La petite prostituée

Je suis triste je suis triste

J'irai au Lapin Agile me ressouvenir de ma jeunesse  
perdue

Et boire des petits verres

Puis je rentrerai seul

Paris

Ville de la Tour Unique du grand Gibet et de la  
Roue

*hors commerce*  
*mise en page test pour le Sony Touch Edition*  
*par [www.publie.net](http://www.publie.net)*